HAL open science

Le lien social à l'ère du web 2.0

Antonio A. Casilli

To cite this version:

Antonio A. Casilli. Le lien social à l'ère du web 2.0. Place des apprenants et repositionnement des enseignants à l'ère des réseaux sociaux de formation, May 2013, France. pp.11-13. hal-01055880

HAL Id: hal-01055880

https://hal.science/hal-01055880v1

Submitted on 13 Aug 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le lien social à l'ère du web 2.0

Antonio A. CASILLI (Telecom ParisTech / EHESS)

La question de savoir s'il existe une nouvelle sociabilité entièrement façonnée par les usages numériques des dernières décennies risque de se heurter à une réponse négative. C'est plutôt en faisant venir à la surface nos valeurs et nos attentes que le numérique outille notre vie commune. Les communications en réseaux, surtout quand elles se laissent affubler du qualificatif « social », reconfigurent certains équilibres – entre personnel et collectif, entre isolement et inclusion, entre liens forts et liens faibles. Ce faisant, elles semblent apporter à leurs usagers une meilleure emprise sur leur vie en société. Pour autant, cet espoir achoppe sur une réalité complexe, dans laquelle les comportements pro-sociaux sont encore difficiles à reconnaître, et une prolifération de nouveaux codes de comportement, de nouvelles pratiques, de nouvelles modalités d'interaction mettent en cause nos cadres d'interprétation classiques.

Nous devons partir d'un constat simple, à savoir que les technologies numériques se sont installées dans notre quotidien et dans notre intimité à l'issue d'un processus historique et technologique de miniaturisation des dispositifs de traitement et de transmission de l'information. Notre imaginaire technologique et notre langage en témoignent. A partir de la seconde moitié du XXe siècle, nous sommes passés des grands serveurs (*big irons*) et des « méga-cerveaux électroniques » des années 1950, aux mini- et micro-ordinateurs des décennies successives, pour en venir aux dispositifs mobiles et portables d'aujourd'hui. Ces derniers collent aux corps des usagers, vibrent sous leurs mains, engagent leurs gestes, les obligent à une vigilance portée autant sur leur présence (« mon smartphone, est-il encore là où je l'avais laissé ? ») que sur leur fonctionnement (« un tweet vient d'arriver : dois-je répondre tout de suite ou bien puis-je attendre ? »).

Si le dispositif arrive à pénétrer l'intimité des usagers, c'est parce que la reterritorialisation des usages informatiques a emboîté le pas de cette miniaturisation. Les grands calculateurs du deuxième après-guerre étaient installées dans des bases militaires, dans des usines, mais ils ont vite intégré les bureaux et les foyers des particuliers. Une fois ce seuil franchi, la sphère domestique s'est adaptée pour accueillir les machines à communiquer. Les salons, les cuisines et les chambres hébergent une pléthore d'écrans, de consoles, de claviers. De là à l'installation dans les sacs et enfin dans les poches des usagers, il n'y a qu'un pas.

C'est à ce moment-là que les usages informatiques interrogent notre notion de corporéité. Si nos avons longtemps cru au mythe de l'« adieu au corps » dans le monde en réseaux, nous devons aujourd'hui admettre que les TIC ne nous ont pas aspirés dans un « cyberespace » désincarné d'information pure. Le monde de la communication humaine est avant tout notre univers tangible, doublé d'une infrastructure qui transporte, traite et sauvegarde nos données. Historiquement, le corps n'a pas été mis entre parenthèses depuis l'arrivée des ordinateurs : il est

la précondition même de l'échange numérisé. Qui plus est, il *endosse* l'information – soit au sens propre d'être revêtu de ses dispositifs, soit au sens figuré de prendre sur soi le sens social et personnel de cette dernière.

Parce que l'intimité des individus contemporains est traversée par les usages informatiques, les frontières entre l'espace public et l'espace privé se brouillent véritablement. Ce phénomène, qui semble être caractéristique de la modernité au sens large, impose dans le contexte des usages des TIC, une renégociation constante des bornes entre personnel et collectif. Notre condition actuelle peut-être définie comme une *coexistence assistée par ordinateur,* dans la mesure où le vivre ensemble est médiatisée, reconfiguré par ces dispositifs de communication et d'information. L'opportunité d'être connectés~~,~~ bascule dans l'exigence voire dans l'injonction de « rester en contact avec les personnes qui comptent dans notre vie » - pour reprendre le slogan qui trône sur la page d'accueil d'un célèbre média social.

Mais quel est donc le *lieu* même de notre communication ? Les interactions un-à-un sont de moins en moins le trait distinctif de la sphère privée, tandis que le public n'est plus l'espace consacré aux interactions un-à-plusieurs. Le fait est que les échanges médiatisés par TIC, avec nos proches ou avec d'autres personnes faisant partie de notre cercle de connaissances, ne se réalisent plus exclusivement dans des espaces privés. Depuis les transports en commun, depuis le~~ur~~s bureaux, depuis les établissements publics, les usagers partagent des contenus avec leurs partenaires, les membres de leur famille. De même, leurs prises de paroles publiques ne se font pas exclusivement dans les espaces officiels. Moyennant un smartphone, chacun peut aisément signer une pétition électronique sans sortir de son lit. Les caractéristiques de la sphère privée sont désormais transposées dans la sphère publique – et vice versa. Ceci nous impose de négocier constamment un « espace propre » dans nos échanges en ligne, de définir au cas par cas (avec l'aide des autres ou, parfois, en se heurtant à leur malice) ce qui est privé ~~est~~ et ce qui ne l'est pas. Et l'exposition publique, avec la circonspection et le caractère officiel qui y sont liés, gouverne aussi nos conduites en ligne les plus intimes. D'un point de vue historique, nous assistons à une double rupture : la sphère privée a été reconfigurée par la miniaturisation des TIC, tandis que la sphère publique a été bouleversée par leur socialisation.

Des outils initialement conçus pour équiper le travail, sont devenus des technologies de la relation humaine, voir de la chaleur humaine, qui permettent et même parfois imposent de mobiliser notre affectivité, nos habiletés relationnelles, notre capacité de créer du lien social – pour « optimiser » notre existence en société. Voilà la promesse sous-jacente aux usages sociaux du Web et de ses technologies sœurs. La promesse de faire coexister nos vies professionnelles et nos exigences personnelles. La promesse de pouvoir activer à merci nos « liens faibles » sans pour autant nous faire étouffer par nos « liens forts ». La promesse de retrouver la liberté et l'abondance des sociétés issues de la modernité industrielle, sans renoncer aux formes de solidarité et de loyauté propres aux groupes traditionnels. La promesse que le conflit et la solitude qui sont le propre de l'existence humaine ne prennent plus le pas sur la coopération harmonieuse et la communication.

En se mettant en résonance avec nos émotions, nos plaisir et nos dégoûts, l'expérience numérique – trop longtemps associée à des notions de déperdition de réalité, d'illusion, d'aliénation – finit par se faire porteuse de l'engagement à *réaliser* notre vie en société. Et cela non seulement sur la plan personnel, mais aussi sur le plan collectif, en prospectant la possibilité de faire (re)vivre certaines aspirations politiques que l'on croyait dépassées : la communauté « pure », la participation « ouverte » à la vie politique, la transparence du fonctionnement étatique, la fin des totalitarismes de toute obédience. Certes, les utopies politiques qui se sont fédérées, au cours des trente dernières années, autour des usages restent inévitablement de l'ordre de la projectualité. Et l'on peut légitimement se méfier d'un certain techno-déterminisme qui ferait du numérique non seulement *une* manière de faire société, mais *la* meilleure des manières possibles. Si nous nous devons de garder une distance et une vigilance critique vis-à-vis de ces utopies, ce serait toutefois injuste et erroné de ne pas faire l'effort de reconnaître les attentes et les aspirations sociales qu'elles traduisent. En effet, elles interpellent nos priorités politiques, et indiquent des directions pour l'activité publique. En ce sens, les expériences d'« action connective » peuvent être reconnues comme des vecteurs de valeurs de liberté et d'inclusion portées par la société civile.